

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici

Pierre Vuillemin-Salducci



Numéro 22, mai-été 1990

Chambre à louer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vuillemin-Salducci, P. (1990). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (22), 84–89.

Quelque chose de plus sur l'amour

Est-il encore nécessaire ou utile d'écrire aujourd'hui sur l'amour? L'amour-désir, l'amour-quête, l'amour-vain. Que peut-on apporter de plus? Y a-t-il eu un oubli quelque part, quelque chose n'a-t-elle pas été dite? On a bien souvent l'impression en réalité que le filon est tari depuis longtemps et que mieux vaudrait s'abstenir de s'engager à nouveau sur cette pente très usitée, à moins d'une nécessité absolue. Il semble justement que ce soit elle qui ait guidé Claire Dé dans l'élaboration de son nouveau livre, il semble justement qu'il y ait là quelque chose de plus.

*Le Désir comme catastrophe naturelle*¹ adopte le parti pris de l'amour-souffrance, sans doute l'auteure était-elle dans une période propice à de telles émotions, car son récit semble jaillir du plus profond d'elle-même, au point que l'on puisse douter qu'une fiction atteigne jamais un tel degré de sincérité, rarement en effet nous avait-on rappelé avec autant d'intensité que pulsions d'amour et de mort étaient si étroitement liées. Claire Dé observe le désir amoureux jusqu'à ce point extrême où, incontrôlable, il flirte avec une impérieuse envie de tout anéantir, quitte à se détruire soi-même, tellement toute autre référence devient alors dérisoire et insignifiante. Ainsi suivons-nous avec effarement le parcours criminel de l'amante délaissée qui, dans « À tuer », donne libre cours à sa rage meurtrière. D'ailleurs le titre même de cette nouvelle ne renvoie-t-il pas à des constats aussi simples que « Folle à tuer » ou encore « Amoureuse jusqu'à tuer », etc.? C'est à ce stade que se situent les textes du recueil, à ce stade que le désir devient vraiment catastrophe naturelle, alors que l'amour n'est plus ni vécu, ni inventé, mais plutôt conceptualisé dans cet espace indéterminé et extrême qui est peut-être tout simplement celui de l'écriture. L'univers de Claire Dé est profondément imprégné de tradition littéraire, il s'agit d'un monde extrêmement référencé,

1. Claire Dé, *Le Désir comme catastrophe naturelle*, Grenoble / Montréal, Glénat / L'Étincelle, 1989, 166 p.

d'un trajet qui englobe les classiques tout comme les contemporains, ainsi une nouvelle comme « Pot de colle » s'inscrit-elle tout naturellement dans le prolongement du thème de l'amour-poison sans cesse illustré par les plus grands, de Ronsard jusqu'à Cocteau.

Qu'on ne se y méprenne pas pour autant, l'expression et le style de l'ouvrage restent résolument modernes et l'auteure propose tout particulièrement dans cet ensemble de textes très ramassés un travail sur la forme absolument remarquable. C'est très certainement ce talent d'écriture, doublé d'une faculté déconcertante à faire de la nouvelle autre chose que de simples historiettes, qui ont valu à Claire Dé le prestigieux prix Stendhal de la ville de Grenoble (France) attribué chaque année à un recueil de nouvelles. Le jury, qui avait récompensé Jacques Fulgence l'an passé, ne s'est pas trompé cette année non plus. Ajoutons cependant que le lecteur québécois trouvera dans ce livre une source supplémentaire de plaisir: installée en France depuis peu, l'écrivaine d'origine mont-réalaise pose en effet sur sa société d'adoption un regard attendri et critique qui ne manque pas de faire sourire bien des fois. On retiendra particulièrement pour cela des textes comme « Tranches de repas » et « Il était une fois ». C'est donc en exilée que Claire Dé s'adresse à nous, exilée du pays et d'une certaine façon de l'Amour, et ce statut douloureux devient son ultime refuge pour faire face à ses désillusions. Elle se fait révoltée, offensive, et la nouvelle « Bâton de rouge » qui ouvre le recueil en quelques pages n'est rien d'autre qu'une véritable préparation au combat, une mise en condition du corps et de l'âme, dans laquelle le rouge symbolise à la fois le sang, l'habit de lumière, la parade et l'attaque. Par la suite, cette quête d'amour prendra diverses formes dont l'amour du pays « toujours colonisé », évoqué magistralement dans « Turbulences mixtes » qui nous fait revivre le dernier adieu à René Lévesque, et l'amour de la langue, l'un allant rarement sans l'autre, que l'on retrouve dans « Maîtresse » alors que la langue française est personnifiée en une femme idéale, éternellement convoitée et aimée.

Ainsi les tableaux que propose Claire Dé sont tous des instantanés saisis au plus vif de l'émotion, car pour elle, incontestablement, il s'agit là d'un acte engagé, un signe de plus qui marque profondément les vraies, les seules, les grandes œuvres.

Sexe, hystérie et bonne nouvelle

On sonne à votre porte un samedi matin, et lorsque vous ouvrez vous êtes nez à nez avec un missionnaire de la *bonne nouvelle* qui vient vous aider à trouver la voie de Dieu. Imaginez la suite... D'une certaine manière, le recueil de Georges Raby, *L'Impossible Jeunesse*¹, commence bien. Cette idée d'explorer le comportement de ces évangélistes modernes tout comme nos propres réactions face à eux est tout à fait savoureuse. Qui en effet ne s'est jamais retrouvé dans la délicate position de devoir écouter, parfois même d'accueillir un de ces braves colporteurs de paroles divines, à qui on ne voudrait vraiment pas faire de peine et qu'on ne voudrait surtout pas froisser dans ses convictions? Mais le fait est là, on espère quand même s'en débarrasser au plus tôt, car on a tous déjà notre petite idée sur le sujet et ces visites ne peuvent pas nous apporter grand-chose. Le problème, c'est qu'ici le missionnaire va finir par s'imposer, transformant sa bonne nouvelle en nouvelle très envahissante... Il s'agit donc d'un texte humoristique dont le titre même est à double sens puisqu'il se trouve que « La bonne nouvelle » est effectivement la meilleure du recueil. Hélas, d'une situation réaliste et humoristique, on évoluera rapidement vers l'extravagance la plus complète. Le missionnaire pique une crise d'hystérie devant les récalcitrances de son client, au point qu'il se méritera quelques baffes, tandis que la petite fille innocente qui l'accompagne manque de s'étouffer en découvrant le sexe de leur hôte qui dépassait inopinément de sa robe de chambre, enfin d'autres missionnaires venus à la rescousse sont invités à faire l'amour plus souvent et à découvrir les joies du corps pour se sécher les boutons! À partir de là, la nouvelle est fichue et sombre dans une bouffonnerie ridicule dont elle ne parviendra pas à s'extraire jusqu'à son étrange conclusion plutôt épicurienne: « Le jeu, le plaisir, l'amour charnel [sont] sans doute la seule vraie bonne nouvelle à propager... » Affirmation qui va un peu à l'encontre du mode de vie actuel, mais pourquoi pas?

Dorénavant, le ton est donné et malheureusement les trois autres nouvelles du recueil vont poursuivre dans le même genre, mêlant grivoiseries, banalités et invraisemblances. À noter d'ailleurs

1. Georges Raby, *L'Impossible Jeunesse*, Montréal, Éditions du Bouc, 1989, 133 p.

qu'il s'agit toujours de textes assez longs — datés des automne, hiver et printemps 1988 et 1989, comme si l'auteur s'ennuyait pendant ces longues soirées trop fraîches — qui sont présentés à mi-chemin entre le roman et la nouvelle, ce qui leur vaut l'appellation de « romanouvelle ». À ce propos, il serait temps de se mettre d'accord entre éditeurs et auteurs pour savoir si le terme le plus approprié serait donc « romanouvelle » comme on le prétend ici, « novella » comme on le dit souvent, ou encore « récit » comme l'utilisent certains.

Quoi qu'il en soit, ces trois textes poursuivent dans le marasme instauré par « La bonne nouvelle ». Dans « Le mal du pays », un libraire et son ami vont rendre visite à un vieil homme qui prétend posséder une collection de livres rares. Or, l'estimation des professionnels révèle que le lot est sans valeur, provoquant alors la furie du vieux qui comptait sur la vente des livres pour financer son retour en Gaspésie d'où il est originaire. Sa colère vire à la folie. Deuxième scène d'hystérie du recueil, après celle du missionnaire. L'ami du libraire est assommé par le vieillard. À son réveil, il découvre son camarade la poitrine défoncée et le cœur arraché selon un soi-disant rituel amérindien, à ses côtés un ciseau à bois ensanglanté et le vieux en train de déguster l'objet de sa conquête finement cuisiné. À ce stade du récit, on en vient à se demander ce qui pousse tous ces novellistes contemporains, et ils sont nombreux, comme Stanley Péan, Jean Pettygrew, Jean Désy, à intégrer dans leurs fictions autant de scènes d'horreur de façon si gratuite. Il ne s'agit pourtant pas à proprement parler d'une réalité sociale, l'horreur telle qu'elle est présentée dans ces textes appartenant plutôt au domaine de l'exceptionnel. La société d'aujourd'hui n'offre-t-elle pas d'autres centres d'inspiration ?angoisset-elle à ce point nos auteurs qu'elle les oriente systématiquement vers des solutions extrêmes voire cauchemardesques ? On est d'autant plus surpris quand de tels actes inspirent finalement « une profonde sympathie » pour leurs auteurs, comme c'est le cas dans « Le mal du pays » (p. 61) lorsque le vieillard fou se voyant dans une impasse décide de se suicider. Il y a quand même des limites à ne pas dépasser : les prisons regorgent de « sympathiques » de ce genre que certains auraient plutôt tendance à traiter de maniaques ou de détraqués. Visiblement, tout le monde ne partage pas les mêmes valeurs...

La troisième nouvelle remet en présence un désœuvré sur le retour et une de ses vieilles amies, lors d'une promenade au parc Lafontaine. Celle-ci l'invite à souper et pendant le repas il fait connaissance avec Nathalie, la fille de son amie, en constante rébellion avec sa mère. C'est « L'impossible jeunesse ». Le souper n'est qu'une suite de tableaux du plus mauvais goût: la fille dégueule ses spaghettis dans l'herbe, la mère tombe face la première dans son assiette, l'invité frappe sur la table en hurlant pour rétablir l'ordre, troisième scène d'hystérie! Le tout n'est ni drôle ni spirituel et le repas est parsemé de considérations aussi stupides que « Ah, je comprends les couples d'aujourd'hui qui ne veulent pas d'enfant. La vie de parents est proprement devenue insupportable » (p. 81), plus quelques variations... Mais le comble survient lorsque ces dames fatiguées décident d'aller se coucher et que la gamine jette son dévolu sur le beau mâle quinquagénaire invité par sa mère. Il faut dire que la petite est en manque, sa mère la martyrise: « Elle me mets toujours des bâtons dans les roues, ou si tu préfères, elle ne veut pas que mon ami mette son bâton dans mes cuisses » (p. 88)! Affligeant. Aussi le vieux cochon ne se le fait-il pas dire deux fois: « Quand les carottes sont cuites que peut-on faire de plus que les servir? » (p. 93), déclare-t-il du haut de sa philosophie de primate. Il la quittera au matin laissant le lecteur consterné par tant de platitudes et de vulgarités.

Enfin, partant du principe qu'en « amour il faut joindre le verbe à la verge » (p. 122), la dernière nouvelle enchaîne les scènes de baise avec autant de gratuité que l'étaient celles d'horreur et d'hystérie dans les précédentes. Notre héros (toujours le même) décide de refaire à neuf son appartement et c'est dans un décor tout à l'envers qu'il convolera avec sa jeune (bien sûr) amie, en égrenant un chapelet de banalités sur le thème « ce que nous prenons pour de l'ordre n'est que du désordre plus ou moins organisé » (p. 121) et autres niaiseries.

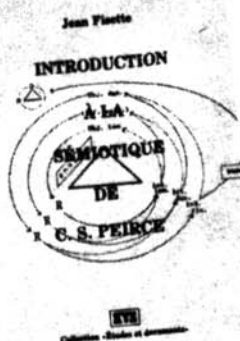
Ajoutons pour conclure que l'écriture est déplorable. Les métaphores sont dignes d'une composition de français d'un adolescent en mal d'inspiration. Les goélands sont comparés à des joueurs d'échecs et les pédalos sur le lac à « de belles grenouilles jaunes » (p. 66). Les enfants jouent en « criant comme des Tarzan qui voltigent de liane en liane », le mont Royal est « un immense sein surgissant au cœur de la ville pour y déverser son lait de

verdure» tandis que «le parc Lafontaine semblait plutôt comme une touffe de fraîcheur entre les cuisses de cette belle déesse qu'a toujours été [...] Montréal» (p. 66). Enfin, les seins de Nathalie sont présentés comme de «beaux fruits mûris au soleil qui attendent seulement la main généreuse pour les soulager de leur attache et les porter jusqu'à la bouche» (p. 92). Et ce n'est qu'une sélection parmi d'autres... Précisons enfin que le livre n'est pas exempt de coquilles ni de fautes: «Combien de temps ai-je passer [sic] [...]?» (p. 54). Quant aux concordances des temps, elles sont le plus souvent pour le moins douteuses, certains emplois du passé simple notamment étant plus que contestables.

Au terme d'un tel constat on ne peut que s'interroger avec stupeur sur les raisons qui ont pu pousser un éditeur un minimum sensé à publier, et aussi mal (même la couverture est affreuse), un tel condensé de stupidités et de vulgarités. Il est indispensable que certains auteurs comprennent enfin qu'à se faire plaisir, ils ne font pas forcément le plaisir des autres...!

Pierre Vuillemin-Salducci

XYZ



Jean
Fisette

*Introduction à la
sémiotique de
C.S. Peirce*

96 p. 9,95 \$

«L'ensemble des travaux et articles, en langue française, qui ont été consacrés par des sémioticiens à Peirce depuis une dizaine d'années trouve ici un écho.»

XYZ/collection «ÉTUDES ET DOCUMENTS»